

Turner à Lima

Sur l'autoconstruction, les bidonvilles et le foisonnement

par Sylvain Prudhomme

Lorsqu'il part travailler au Pérou en 1957, dans le cadre d'un projet d'aide aux populations de la périphérie de Lima, John F.C. Turner a trente ans. Il vient d'obtenir son diplôme d'architecte à Londres, collabore à la revue anarchiste anglaise *Freedom*, ressent une profonde insatisfaction vis-à-vis de l'architecture telle qu'il la voit couramment pratiquée autour de lui. Pendant huit ans, dans différentes banlieues et villages des alentours de la capitale péruvienne, il tente de venir en aide aux populations qui commencent à affluer massivement des campagnes et à s'entasser dans des taudis de fortune. Son travail consiste alors, si l'on en croit la notice biographique consultable sur le site du Right Livelihood Award, qui lui sera décerné en 1988, « principalement à défendre et à concevoir, dans des villages et des zones de squat urbain, des programmes d'action commune et d'autogestion »¹.

L'explosion démographique que connaissent les bidonvilles à partir des années 1950-1960, proliférant au point d'héberger aujourd'hui 1 milliard d'habitants, soit le tiers de la population urbaine², n'est encore qu'à ses débuts. À Lima, les quartiers de San Juan de Luringancho et de Cono Sur - un million et demi d'habitants chacun en 2005, respectivement les 4^{ème} et 5^{ème} plus grands bidonvilles de la planète après ceux de Mexico, Caracas et Bogota³ - commencent seulement à s'étendre. Déjà, pourtant, se pose le problème de l'accueil et de l'intégration des nouveaux arrivants au réseau urbain : comment éviter leur entassement incontrôlé aux marges de la ville ? Que faire pour empêcher l'apparition de ghettos, de zones de non-droit, de poches d'exclusion dépourvues du minimum de prestations indispensables, eau, tout-à-l'égout, accès

à l'éducation et aux soins ? Dans ce contexte de crise, la réponse des États, lorsqu'ils ne restent pas indifférents, est invariablement autoritaire : expulsions, destructions encouragées par les programmes de développement internationaux, percement de larges avenues, relogements forcés, matraquage pur et simple parfois des squatteurs, reconduits de force en rase campagne⁴.

Aux antipodes de ces politiques, Turner, frappé par l'ingéniosité des habitants qu'il côtoie, développe une position originale : les constructeurs de bidonvilles sont les vrais architectes. Ils n'ont de leçon à recevoir d'aucun urbaniste ou expert. Leur sens inné de l'utilisation de l'espace, leur aptitude à tirer parti du moindre matériau et à rendre habitables les parcelles les plus inhospitalières, la fonctionnalité naturelle et harmonieuse des espaces qu'ils parviennent à créer dans un environnement hostile - tout les désigne comme les aménageurs rêvés⁵. Dès lors le problème n'est plus de les reloger à renfort de grands ensembles, ni d'assainir ou d'« urbaniser » leurs quartiers à coups de pelleuse, mais simplement de leur offrir des moyens accrus.

alliance

Turner n'est pas le premier à constater l'inventivité et la capacité d'auto-organisation des habitants des périphéries urbaines ; mais l'énergie qu'il met à partir du milieu des années 1960 à diffuser ce constat (il est entre-temps devenu enseignant au MIT et à Harvard), l'analyse économique détaillée sur laquelle il s'appuie, les conséquences qu'il en tire quant aux lois du développement



Bidonville à Caracas (Venezuela) © Michal Szymanski, 2006

urbain en général, vont rapidement attirer l'attention des développeurs internationaux. En 1976 paraît son maître-livre, *Housing by people. Towards autonomy in building environments*, dans lequel il affirme sa thèse : confié aux habitants eux-mêmes, l'aménagement urbain ne sera pas seulement plus ingénieux, plus habile, mieux adapté aux besoins et à la vie des habitants (c'est surtout cela qui importe à Turner, mais la suite doit convaincre les décideurs internationaux) : il sera cinq fois moins coûteux⁶.

Les arguments de Turner sont nombreux et résolument « réalistes ». Aux dépenses lourdes et myopes des programmes d'aménagement décidés d'en haut, il oppose le faible coût de l'habitat autonome et son adaptation aux besoins des usagers, la motivation de ces derniers sitôt qu'on leur laisse la maîtrise de leur futur logement,

l'imagination qu'ils déploient pour se procurer les matériaux nécessaires à sa construction, le temps qu'ils sont prêts à lui consacrer.

Les ressources locales des habitants sont l'imagination, l'initiative, l'investissement personnel et la prise de responsabilités, le savoir-faire et la force de travail ; l'aptitude à utiliser des espaces inhabituels et souvent négligés, à employer des matériaux et des outils de récupération ; la capacité de mettre sur pied des entreprises et des institutions locales ; l'émulation constructive et l'aptitude à coopérer : autant de richesses qu'aucun pouvoir extérieur ou surplombant ne peut utiliser contre la volonté des habitants.⁷

S'appuyant sur des exemples concrets (un peintre de voitures habitant avec sa famille le bidonville de Mexico où il gagne sa vie, un maçon relogé dans un appartement neuf, loin de son secteur de travail, comme souvent),



Bidonville à Haïti

Turner montre que le logement le plus avantageux n'est pas toujours celui qu'on croit : le peintre de voitures ne consacre qu'une part minime de ses revenus à sa maison et peut épargner pour ses enfants, pendant que le maçon dépense tout son salaire en loyer et frais de transport quotidiens et peine à survivre. Même démonstration quant à l'utilisation de l'espace : si les autorités ont l'habitude de regarder les villes comme surchargées et jugent impossible d'y construire davantage, c'est d'abord que leur regard « urbanistique » les empêche d'apercevoir les innombrables espaces qui restent à bâtir.

Les grands développeurs, publics ou privés, ne savent utiliser « efficacement » que les terrains vastes, aussi tendent-ils à s'éloigner toujours plus du centre, pour construire à des coûts exorbitants et démesurés. Mais les terres et l'espace

à construire à Mexico et dans nombre d'autres villes sont d'abord à chercher à l'intérieur de l'aire déjà construite, sur de petites parcelles généralement considérées comme inutilisables par les autorités.⁸

Turner sent-il qu'en pointant systématiquement les limites des politiques publiques, il fait le jeu des idées libérales ? À plusieurs reprises il insiste sur les dangers du laisser-faire ; loin d'appeler au désengagement public, il invite à un nouveau partage des responsabilités : aux États la charge des équipements lourds et l'approvisionnement en ressources de base, eau, terres, matériaux de première nécessité ; aux habitants la construction et la gestion de l'habitat.

À cette époque déjà, pourtant, il s'est rapproché du directeur de la Banque mondiale, le libéral McNamara,

ancien stratège en chef de la guerre du Vietnam. Comment son éloge de la débrouille et d'un développement à coût réduit ne séduirait-il pas McNamara ? Les thèses de *Housing by people* font peu à peu leur chemin, l'influence de Turner grandit. Bientôt l'idée de rompre avec les grandes politiques de construction subventionnées pour se concentrer sur la viabilisation de l'habitat spontané devient la nouvelle orthodoxie de la Banque mondiale. Et pour quelques années se produit l'in vraisemblable : les idées de l'anarchiste Turner, chantre du squat et de l'habitat autonome, sont mises en œuvre aux quatre coins de la planète avec la bénédiction des bailleurs de fonds internationaux.

fiasco (tout était écrit)

Bien sûr c'est un fiasco. Non seulement la situation des bidonvilles ne s'améliore pas, le système de prêts conçu par Turner demeurant impuissant à profiter aux vrais exclus - pire, accélérant catastrophiquement leur expulsion en favorisant l'achat de leurs parcelles par des emprunteurs moins démunis - mais claironnée à travers le monde sa théorie offre une caution désastreuse à l'attentisme des États, au moment où la ruée vers les villes atteint son comble.

À Manille qui devait être la ville pilote du nouveau programme, les investissements sont aussitôt récupérés par les promoteurs immobiliers et l'industrie du bâtiment ; en cinq ans à peine les résidents originels sont chassés jusqu'au dernier par les rachats de parcelles - au point que la Banque mondiale finit par renoncer et se replier sur un projet de construction de lotissements en dehors de l'agglomération⁹. À Bombay, une étude montre après plusieurs années qu'en réalité seuls 9 % des bénéficiaires appartiennent effectivement à la tranche des foyers à faible revenu¹⁰. Partout la politique de Turner est un échec et l'enthousiasme qu'elle suscitait au départ a surtout eu pour effet de masquer la réduction brutale des aides de la Banque mondiale, aggravant une situation déjà alarmante.

On peut taxer Turner d'inconséquence, d'irresponsabilité, douter de ses vraies motivations. On peut aussi

affirmer fictionnellement ceci : que *tout était écrit*. Que non seulement Turner, étant ce qu'il était (le Turner fictionnel : peu importe le vrai), anarchiste convaincu, attaché à la liberté et à l'autonomie de chacun, ne pouvait qu'être fasciné par les bidonvilles ; mais que sa politique d'aide aux constructeurs ne pouvait qu'échouer.

prolifération

Il n'est pas indifférent que Turner défende l'autonomie des squatteurs au milieu des années 1970, au moment où de nouvelles formes de communautés s'inventent, où le mouvement hippie se répand ; pas indifférent non plus que *Housing by people* paraisse en 1976, trois ans après *Shelter* de Lloyd Kahn qui a popularisé l'autoconstruction auprès de millions de lecteurs. Tout cela est dans l'air et sans doute Turner n'échappe pas à la vogue.

Mais il est certain aussi que sa fascination va puiser au-delà. Si l'on se penche plus attentivement sur *Housing by people*, une chose frappe. En marge de l'argumentaire économique développé pendant cent cinquante pages, un curieux dispositif d'images vient étayer et doubler le discours : photos de bidonvilles de Caracas, de Mexico, vues aériennes de taudis d'Ankara et de Lusaka - jusqu'à la couverture saturée de tôles ondulées : les toits d'un bidonville de Manille. À quoi servent ces images ? Elles ne prouvent rien, n'apportent nulle explication supplémentaire, ne font rien sinon *montrer* les bidonvilles - et suggérer ce que le texte, qui s'est d'emblée interdit tout jugement esthétique ou politique, ne peut avouer : les bidonvilles, c'est fascinant. Trottoirs de Bombay envahis sur des kilomètres de baraques de fortune surpeuplées, hyperdensité fourmillante des taudis de Kibera à Nairobi. Les images montrent d'abord cela : cette prolifération, cette densité folle - vie exubérante en face de quoi les rares immeubles ou grands ensembles que montre Turner ont toujours l'air de n'être que désert, monotonie, géométrie ennuyeuse, immobilité figée.

Une seule fois Turner sort du strict point de vue économique qu'il s'est imposé. C'est pour commenter le contraste de deux images, l'une des rues sinueuses de

Mykonos, l'autre des immeubles géométriquement espacés de Brasilia. « Combien d'admirateurs de Brasilia, demandait-il malicieusement, y restent plus longtemps que les deux jours qu'il faut pour visiter les principaux bâtiments et parfois un seul des gigantesques immeubles ? Et combien d'architectes d'endroits comme Brasilia préfèrent passer leur vacances à Mykonos ? »¹¹ Il se pourrait bien que la vraie énigme soit là. Qu'ont les rues de Mykonos qui attire tant ? Comment expliquer que l'idée vienne à Turner (sans que lui-même d'ailleurs mesure bien la bizarrerie du rapprochement) de les convoquer pour défendre les bidonvilles ?

Mykonos contre Brasilia

À l'arrière-plan des idées de Turner, affleure en fait une opposition qui traverse les siècles : celle des orthogonaux et des courbes, des géomètres et des organiques, des maîtres et possesseurs de la nature et des fous de la mauvaise herbe. Aménageurs, planificateurs, domesticateurs-nés, perceurs d'avenues et faiseurs de places nettes, redresseurs d'angles, champions de l'équerre, cartésiens, haussmanniens et corbuséens de tous bois d'un côté ; toqués du labyrinthe, des plis, du palimpseste, de l'exubérance, du rempli, de la germination incontrôlée, du biscornu, des villes construites à la va-comme-je-te-pousse de l'autre.

La défense de l'autoconstruction place résolument Turner dans le deuxième camp. Sans doute est-il l'un des premiers à célébrer le bidonville, radicalisation spectaculaire et problématique du bourgeolement. Mais en convoquant Mykonos, il ne se trompe pas : sa fascination est bien de même nature que celle des « courbes » devant l'organicité naturelle des villages grecs et des villes italiennes. De même que les férus de labyrinthes goûtent le beau désordre des ruelles grecques, le renouvellement constant des vues qu'offre l'entrelacement des rues de Sienna, de même Turner se réjouit du dédale des bidonvilles et de leur fonctionnalité. Les taudis de Lima et de Mexico peuvent sembler bien éloignés des îles grecques ; pourtant l'affinité est là. Et Turner est solidaire d'une famille : celle de Ruskin à Venise, de Morris, de Howard et d'autres¹²,

presque tous Anglais comme lui, comme aussi les jardins à l'anglaise - quand les orthogonaux et les parterres de fleurs géométriques sont au contraire presque toujours Français.

Le cinquième côté de Santa Maria della Novella à Florence

À cette famille appartient aussi le Viennois Camillo Sitte. Entre les idées de Turner confronté à l'explosion des capitales du Sud et *L'Art de bâtir les villes* de Sitte¹³, paru en 1889, tout entier tourné vers de riches villes du passé, Vérone, Florence, Padoue, Pérouse, à première vue il y a un monde. Il est probable pourtant que Turner, s'il quittait le terrain économique pour des considérations plus esthétiques, ne désavouerait pas les thèses de Sitte.

Contre la manie moderne de percer des avenues, de dégager les monuments, de déblayer au cœur des villes des carrés de terre rase comme si cela suffisait à faire des places, Sitte loue l'irrégularité des villes italiennes. Il remarque que, loin d'« ouvrir » les places et d'y faire systématiquement aboutir, comme les urbanistes modernes, deux monotones avenues orthogonales, les bâtisseurs de la Renaissance se sont presque toujours ingéniés à les cacher, à réserver le plus longtemps possible au promeneur la surprise de les découvrir :

On s'efforçait de ne faire aboutir qu'une rue à chaque angle d'une place. Si une deuxième artère de direction perpendiculaire à la première était nécessaire, on la faisait arriver par la rue, assez loin de la place pour qu'on ne pût pas la voir de celle-ci. Et mieux encore : les trois ou quatre rues qui aboutissaient à ses angles avaient chacune une direction différente.

Contre l'obsession panoptique et hygiéniste, contre les allées rectilignes et les perspectives écrasantes, Sitte fait l'éloge de l'espace clos, « condition la plus essentielle de tout effet artistique ». Comme Turner il est du côté du pli, prône le dense, l'inattendu, la liberté d'invention : ce qu'il appelle, « l'énigme du sens artistique naturel ». À la symétrie des géomètres, qui n'est que l'ordre le plus pauvre, il oppose la *proportion*,

« simple rapport agréable à l'œil », qui autorise une liberté bien plus grande. Et se fait l'avocat d'une ville « construite pour l'œil », à hauteur d'homme, à l'opposé des villes modernes dessinées d'en haut par des cartographes.

Les anciens ne concevaient pas leurs plans sur des planches à dessin, mais leurs constructions s'élevaient peu à peu *in natura*. Ils se rendaient donc aisément compte de ce qui frappait l'œil en réalité et ne s'attardaient pas à corriger des défauts de symétrie évidents seulement sur le papier.

C'est pour Sitte la différence entre les villes modernes et les villes anciennes - c'est-à-dire aussi bien

des développeurs et les bidonvilles de Turner : Brasilia et les villes nouvelles naissent d'un « plan dessiné », Mykonos et les bidonvilles au contraire d'un « plan vécu », sédimentation de tâtonnements, d'ajouts successifs.

Un exemple résume cet écart : la place Santa Maria Novella, à Florence. Couramment citée comme modèle d'équilibre et de perfection, elle est en fait irrégulière. Vue d'en haut, ou sur les cartes (c'est-à-dire telle qu'aucun habitant ne la voit jamais), elle n'a pas quatre côtés comme on jurerait à s'y promener, mais cinq. Disgrâce inconcevable aux yeux du géomètre, qui





Venise vue de la basilique Saint-Marc

se serait empressé de la gommer ; irrégularité qui fait tout le génie du lieu selon Sitte, en autorisant mille surprises et illusions d'optique.

les campi de Venise

Proust montre le même penchant dans les pages d'*Albertine disparue* consacrées à Venise. Même plaisir de l'égarément dans les plis de la ville, même surprise à déboucher soudain, comme le promeneur de Sitte, sur un *campo* immense que rien n'annonçait :

Tout à coup, au bout d'une de ces petites rues, il semble que dans la matière cristallisée se soit produite une distension. Un vaste et somptueux *campo* à qui je n'eusse

assurément pas, dans ce réseau de petites rues, pu deviner cette importance, ni même trouver une place, s'étendait devant moi, entouré de charmants palais, pâle de clair de lune. C'était un de ces ensembles architecturaux vers lesquels dans une autre ville les rues se dirigent, vous conduisent et le désignent. Ici, il semblait exprès caché dans un entrecroisement de ruelles, comme ces palais des contes orientaux où on mène la nuit un personnage qui ramené chez lui avant le jour, ne doit pas pouvoir retrouver la demeure magique où il finit par croire qu'il n'est allé qu'en rêve.

Émerveillement de l'imprévu, de la ville perpétuellement en avance sur l'imagination, ménageant encore des surprises à la centième promenade : ce n'est pas un hasard si le même Proust écrit son œuvre en la

laissant elle aussi bourgeonner, littéralement pousser de toutes parts à la fois à la façon d'une plante ou d'un polype, au point de faire craquer les reliures prévues et de métamorphoser les trois tomes qu'il croyait achevés en sept ; pas un hasard si la construction qu'il rêve doit rester longtemps cachée, faisant d'abord croire au chaos (lettres inquiètes de ses amis, qu'il conjure d'attendre), pour ne révéler qu'une à une ses symétries lointaines, ses échos, ses illusions d'optique, ses *campi* immenses à elle aussi qui brusquement se découvrent au détour d'une phrase, révélations, épiphanies, réminiscences - la dernière décisive entre toutes née précisément d'une irrégularité du pavement, qui rappelle au narrateur celles de la place Saint-Marc. Pas un hasard si dès les premières pages de la *Recherche* la grand-mère du narrateur, figure adorée entre toutes, peste en se promenant dans le jardin contre les allées « trop symétriquement alignées à son gré par le nouveau jardinier dépourvu du sentiment de la nature », puis saute de sa chaise pour aller accueillir Swann, « toujours heureuse d'avoir un prétexte [...] pour arracher subrepticement au passage quelques tuteurs de rosiers afin de rendre aux roses un peu de naturel, comme une mère qui, pour les faire bouffer, passe la main dans les cheveux de son fils que le coiffeur a trop aplatis ».

Tout cela se tient : Proust est intimement organique, amoureux du foisonnement, ennemi des tuteurs et des coiffeurs.

la congestion new-yorkaise

On pourrait croire ces penchants propres aux nostalgiques de la Renaissance italienne (Sitte est pour les orthogonaux le comble du rétrograde). Mais on trouve des positions proches chez un architecte contemporain peu suspect de réaction, à propos d'une ville bien différente de Florence et de Venise.

Sensiblement la même année que Turner, en 1978, Koolhaas publie *New York délire*, « manifeste rétroactif » célébrant Manhattan. Il y décrit l'île comme la réalisation miraculeuse d'une « utopie de la congestion », grâce à la

conjonction de deux facteurs : la présence, d'une part, d'une trame idéale - un terrain vierge et borné par les eaux, qu'une inspiration providentielle a dès le départ poussé les colons à quadriller tout entier de voies perpendiculaires, faisant naître les blocs de taille égale qui favoriseront plus tard l'émulation et empêcheront qu'aucun projet ne s'étende jamais au-delà d'une aire restreinte, prévenant tout risque d'uniformisation ; l'entière liberté laissée d'autre part aux bâtisseurs, abandonnés au jeu de leurs inspirations les plus incongrues, sans autre principe régulateur que la loi dite d'ensoleillement, définissant un volume maximal à ne pas excéder, volume vertical que les architectes ne tarderont pas à occuper dans toute sa hauteur, inventant le gratte-ciel.

La fascination que Turner refusait d'avouer, Koolhaas la clame haut et fort, et fait tout son possible pour la communiquer. Éloge décomplexé de l'hyperdensité, de la prolifération spontanée à partir d'un canevas de contraintes aussi réduit que possible, *New York délire* « veut être un plan pour une culture de la congestion ». Et de même que Sitte ne cessait de s'en prendre aux géomètres, de même Koolhaas a sa cible de prédilection, son cartésien de service sur lequel il tire à boulets rouges : Le Corbusier et son hygiénisme compulsif, son obsession de trame aérée, de décongestion, de circulation automobile à 140 km/h, ses rêves énormes de raser Paris d'un trait de plume sur les cartes pour le remplacer par des tours de trois cent mètres en rase campagne, entourées d'autoroutes rectilignes et de parcs ; Le Corbusier qu'il prend un malin plaisir à cueillir à son arrivée à Manhattan, au pied du premier gratte-ciel, et auquel il semble dire avant que l'autre se reprenne de son émerveillement et lâche son mot célèbre aux journalistes estomaqués (que « New York c'est bien, mais ce n'est pas encore assez haut ») : allons, avoue que toi aussi ça te souffle.

abondance

D'où vient cette séduction qui rapproche Turner, Proust, Sitte et Koolhaas ? Sans doute a-t-elle quelque chose à voir avec la vie même, avec le fantasme

d'une nature profuse. Derrière le plaisir de Proust et de Sitté à déboucher sur un *campo* inattendu, derrière l'émerveillement de Koolhaas à déambuler dans un Manhattan hyperdense et jamais monotone, il y a la jubilation enfantine du copieux, de la variété exubérante : quelque chose du vieux rêve de l'Éden et de la corne d'abondance, d'une nature nourricière aux fruits sans cesse renouvelés, jamais figée, perpétuellement naturante. Jubilation devant le vivace, le vivant - devant la vie s'affirmant de toutes parts alentour, avec une vigueur telle qu'aucun obstacle ne l'arrête, ni le défaut d'espace et la densité déjà effrayante, ni le manque de matériaux et d'équipements, ni les données géologiques et climatiques les plus défavorables.

C'est peut-être l'essentiel : la stupéfaction de découvrir après-coup une vie *poussée d'elle-même*, de se promener au milieu de maisons et de rues germées sans prévenir, sans l'intervention d'aucune volonté supérieure, à la façon de plantes, ou de ces insectes mystérieusement éclos au matin qui faisaient parler les Anciens de « génération spontanée ».

Chez tous les organiques, il y a au fond ce vœu secret : que tout ce que les hommes ajoutent à la nature - les villes qu'ils bâtissent mais aussi les livres qu'ils écrivent, les tableaux qu'ils peignent, leurs manières, leurs vêtements et jusqu'à leurs pensées - ne contrarient pas la nature mais la prolongent, la secondent, naissent du même élan qu'elle, de la même



poussée nécessairement parfaite que les plantes et les arbres et le miracle des ruches : les villes sans qu'aucun urbaniste ne vienne d'en haut contrarier l'instinct des bâtisseurs, les œuvres d'art sans que rien n'empêche l'intuition créatrice de se déployer dans toute sa singularité. Condition pour que les unes et les autres *vivent*.

autonomie

Évidemment cela ne va pas sans conséquence politiques, ni sans un certain attachement à l'individu et à son autonomie : rien d'étonnant si Proust insiste à de nombreuses reprises sur la singularité irréductible de chaque individu, porteur d'une vision du monde qu'il ne tient qu'à lui de « développer » et de rendre par l'art ou la littérature visible aux autres ; rien d'étonnant non plus si Turner affiche ailleurs des convictions anarchistes et si des passages de *Housing by people* montrent qu'il étendrait volontiers sa critique du centralisme à d'autres domaines, l'éducation en premier lieu, dont il regrette qu'il nous soit devenu si inconcevable de la prendre en charge nous-mêmes et si banal de la déléguer à une tierce institution largement imparfaite, l'école.

De cette autonomie, l'autoconstruction est la manifestation exemplaire. Elle est l'autonomie matérialisée, *rendue visible*. Et le bidonville en est la généralisation à l'échelle de millions d'habitants ; mise en œuvre imparfaite et critiquable, mais douée d'un mérite : elle montre que loin d'aboutir au chaos, les singularités autonomes juxtaposées (fût-ce dans une promiscuité effrayante) ne tardent pas à s'articuler entre elles, formant bientôt d'elles-mêmes une communauté viable, aux capacités d'organisation étonnantes.

impasse

Le problème pourtant de l'autonomie, c'est qu'elle ne se décrète pas. Pire, elle dépend d'un équilibre précaire, qu'on risque à tout instant de rompre. Impasse

de toute politique qui voudrait par force générer de la vie : puisque la vie c'est toujours ce qui pousse du dedans, ce qui germe en dépit du dehors et qu'un rien suffit à anéantir. C'est à cette contradiction que se heurte Turner. En voulant encourager la prolifération naissante, il ne réussit qu'à la perturber et la détruire. Provoquant l'expulsion des constructeurs qu'il espérait aider, accélérant l'apparition des promoteurs immobiliers qu'il déteste, il fait cette expérience douloureuse : le bourgeoisement ne se décide pas, ne se provoque pas, se laisse moins encore instituer. On peut seulement le constater après-coup, comme Sitte se penchant sur le lacs de ruelles de Sienne et Florence, comme Proust se promenant dans Venise dont les façades déploient sous ses yeux des siècles de vie sédimentée.

C'est le sens du manifeste de Koolhaas et la raison de son caractère « rétroactif ». Koolhaas voudrait bien formuler un programme pour cette « culture de la congestion » qu'il appelle de ses vœux - il prétend même par endroits le formuler. Mais tout ce qu'il peut faire, c'est montrer Manhattan (comme Turner déjà montrait en photo les bidonvilles de Manille) ; c'est retracer la poussée de l'île et simplement dire : cela a eu lieu. Ici un miracle s'est produit - précisément parce qu'il n'y avait pas de programme. Sans pouvoir rien jurer des chances de voir le miracle se reproduire. (Miracle bien différent au passage de celui de Turner : la congestion de New York n'est pas celle de Lima, et il n'est pas difficile de voir que ce dont rêve Koolhaas, c'est d'abord d'une congestion d'architectes - un dispositif où, enfin libres d'entraves, les architectes, et non les habitants, puissent lâcher bride à leur fantaisie : bien autre chose en fait qu'une ville d'autoconstructeurs.)

ville spatiale

De cette difficulté de programmer le foisonnement, un cas est emblématique : celui de Yona Friedman et de son *Architecture mobile*, recueil d'articles écrits entre 1958 et 1969, publié en 1970¹⁴ avec ce sous-titre éloquent : *Vers une cité construite par ses*



habitants. « J'ai voulu réagir au fait que l'usager n'a pas de décision dans sa possibilité d'habiter, écrit Friedman. J'ai essayé de donner la liberté aux habitants, liberté dans le sens d'une décision non préméditée. » On ne saurait mieux dire l'exigence qui anime toute pensée de l'autoconstruction.

Contre l'architecture imposée d'en haut, qui réduit les habitants à des « consommateurs », contre les immeubles aménagés par des architectes qui n'y mettront jamais les pieds pour des usagers qu'ils ne connaissent pas, Friedman affirme dans des pages réjouissantes la nécessité de rendre la maîtrise du logement à l'habitant, de mettre l'usager au centre, de le considérer non plus comme un consommateur passif mais comme un « professionnel hautement spécialisé et expert en matière d'habitat », « ayant une suffisamment longue expérience du mode de vie qui lui convient pour savoir ce qu'il veut ». Autodétermination de l'habitant, refus de décider à sa place, appel à sa participation active, on retrouve les principes de Turner. Comme les organiques d'ailleurs, Friedman prend à témoin la variabilité de la vie, qui ne saurait se satisfaire d'aucune architecture figée :

La vie est variabilité, pulsation, dynamisme, alors que la forme bâtie est statique. Tout ce que l'on a bâti jusqu'à présent dans le monde est statique et invariable ; c'est-à-dire mort.

Inventer un dispositif capable d'accueillir les pulsations du vivant, de croître et de décroître avec le nombre de ses habitants, de changer d'apparence selon leur humeur, de s'adapter à tout moment à leurs

désirs, c'est le défi de l'architecture mobile ; c'est l'horizon qui devient accessible dès lors que la ville n'est plus bâtie une fois pour toutes par quelques-uns, mais remodelée chaque jour par tous.

Le problème est que Friedman ne se contente pas de rêver à cette ville possible ; il tente très concrètement de lui donner un visage. Or en quoi consiste sa « ville spatiale », qui doit enfin rendre aux habitants leur liberté ? En un système à deux niveaux : l'« infrastructure » d'une part, inamovible, portant « les réseaux d'alimentation et d'évacuation, les réseaux de circulation, les structures porteuses », bref l'ensemble des structures lourdes de la ville ; et d'autre part les « appareils » que les habitants peuvent à leur gré « brancher » dessus : « les appareils électriques, les appareils sanitaires, les voitures ou encore les éléments de division et d'isolation, comme les murs, les planchers ».

Se confirme alors ce qu'on redoutait : la liberté des usagers, nous annonce Friedman, c'est qu'ils peuvent à loisir brancher ou débrancher leurs appareils. Il ont envie de café un jour ? Ils branchent leur cafetière. Ils n'ont plus envie de café mais veulent prendre un bain ? Ils débranchent leur cafetière et branchent leur baignoire. Et Friedman de s'extasier devant le nombre de « permutations » presque infini (mais précisément pas infini, c'est la différence avec l'abondance véritable) qu'autorise un nombre même réduit d'éléments standardisés.

Friedman en fait ne sort pas d'une logique du préfabriqué, de la production de masse. Sa liberté

est une liberté du lego, du choix binaire : brancher/débrancher, poser/ôter le mur ou le plancher. Au mieux une liberté du catalogue, lorsque l'éventail de possibilités s'élargit à trois ou quatre. On voudrait inventer un univers totalitaire qu'on ne trouverait pas mieux. L'échec de la « ville spatiale » saute davantage encore aux yeux pour peu qu'on en regarde les dessins et les maquettes : partout la même grille noire et autoritaire se superposant aux immeubles existants, recouvrant tout. Comment en espérer jamais la moindre surprise pour l'œil ? Comment parler de libre décision des habitants quand une donnée aussi massive, une part aussi écrasante de visible leur est dès le départ imposée ? On comprend qu'en réalité Friedman n'est pas, n'a jamais été un organique.

un Cône d'habitation

La ville spatiale est ratée, mais elle ne pouvait de toute façon qu'échouer. Un autre homme tente de remettre l'habitant au centre, et en meurt. Roithamer, le héros du roman *Corrections*¹⁵, de Thomas Bernhard, vient de se suicider à l'instant où commence le récit. Il a consacré les six dernières années de sa vie à la construction du Cône d'habitation, bâtiment situé au cœur exact de la forêt de Kobernauss et qui devait apporter le bonheur suprême à sa sœur. Habitation d'un genre inédit, le Cône n'était pas seulement conçu pour la rendre « parfaitement heureuse » ; il se voulait bâti à son image et à sa ressemblance. À l'opposé des architectes, qu'il déteste et qui presque toujours construisent leurs bâtiments « sans s'inquiéter, même dans une faible mesure, de ceux pour lesquels ils les construisent », Roithamer voulait construire pour sa sœur un lieu sur mesure, conçu après une longue étude de son caractère. C'est ce qu'il a fait pendant longtemps, avant de dessiner enfin le Cône, qui devait parfaitement lui correspondre :

Trois étages parce qu'au caractère de ma sœur,

caractère souligné, correspond un bâtiment de trois étages. [...] j'ai employé six années pour la construction du Cône, c'est une longue durée si je la retranche de ma vie mais c'est quand même une brève durée si je considère que j'ai d'abord fait des recherches approfondies [...] Puis après m'être penché sur ma sœur, avant tout sur son état mental et affectif, il est apparu clairement que la construction que je bâtirais pour elle serait le Cône. Pas d'autre forme.

Roithamer a seulement oublié que poussé à son terme, le raisonnement mène à une conclusion beaucoup plus radicale encore : que même l'être le plus proche, même notre sœur, nous lui sommes encore beaucoup trop étrangers pour construire à sa place ; qu'il n'est possible de vraiment construire que pour soi. Cette erreur ne conduit pas seulement à l'échec du Cône, ni au malheur de la sœur de Roithamer : la seule vue du Cône la tue.

dans la gorge de l'Aurach

Cette faute, un autre personnage de *Corrections* l'éclaire : Höller, humble artisan naturaliste, qui en face de Roithamer incarne le versant positif de la construction. La grande différence entre les deux amis, le parfait heureux d'un côté, le suicidé et meurtrier involontaire de l'autre, c'est que Höller n'a pas commis l'erreur de Roithamer : il a construit sa propre maison et celle de personne d'autre.



La ville spatiale de Friedman

Höller au contraire de Roithamer n'a pas tenu de grands discours, n'a pas cherché à bâtir une maison qui ne ressemblerait à rien de ce qui existât - n'a pas même bâti une maison d'ailleurs, simplement une « mansarde » : le contraire en somme du pharaonique Cône, dont Roithamer se félicitait que « personne au monde » n'en ait « même conçu » un pareil - « un Cône gigantesque pareil, un Cône d'une telle dimension monstrueuse ».

Höller n'a pas pensé aux maisons construites par les autres ; simplement à celle qu'il devait construire lui. Et sans se soucier de l'avis de qui que ce soit il est allé la construire précisément à l'endroit de risque maximum : la gorge de l'Aurach, constamment menacée de crues et où jamais une maison n'a tenu plus de quelques semaines, où le fracas de l'Aurach est si fort que les nouveaux arrivants « sont totalement enfermés dans ce vacarme et même il est chaque fois difficile de se faire comprendre des habitants de la maison Höller, on a besoin de crier quand on veut dire quelque chose parce qu'autrement on n'est pas entendu ».

Loin de se laisser effrayer par le danger, Höller y a trouvé aliment, vigueur :

À Höller cela ne faisait rien de bâtir sa maison au milieu de ce fracas et même cela avait été son dessein : *je bâtis ma maison au milieu du fracas de l'Aurach*, avait-il dit un jour à Roithamer et Roithamer n'avait pas compris comment il pouvait faire cela [...].

Par quelle métaphore représenter mieux l'audace et la liberté de Höller ?

chambre de pensée

De fait Höller a réussi. À l'abri de sa mansarde, le fracas du fleuve, qui résumait à lui seul l'inhospitalité du lieu, n'est très vite plus audible. Et comme pour souligner que son audace de constructeur est aussi indépendance d'esprit, Bernhard insiste sur ce détail : dans la mansarde Höller, on *pense* mieux que nulle part ailleurs. Roithamer lui-même ne cesse de s'en émerveiller :

[...] seul dans cette mansarde [c'est Roithamer qui parle], j'eus l'impression de me trouver dans une *chambre de pensée*, tout dans cette chambre se rapportait unique-

ment à la pensée, celui qui entrait ici était contraint de penser [...]

[...] dans la mansarde Höller j'ai toujours pu me permettre d'utiliser toutes les possibilités de mes facultés intellectuelles et tout à coup, dans la mansarde Höller j'ai été soustrait à l'oppression que le monde extérieur exerçait sur ma tête et sur ma pensée et ainsi sur toute ma constitution ; le plus incroyable n'était tout à coup plus incroyable dans la mansarde Höller, la chose la plus impossible (penser !) n'était plus impossible.

La construction, image de la pensée : c'est au fond la raison du contraste entre les deux hommes et leurs maisons. La mansarde Höller « chambre de pensée » idéale parce que construite humblement mais avec audace, à l'endroit de difficulté maximum ; le Cône d'habitation à jamais désert au centre de la forêt de Kobernauss, inhabité, inhabitable, mort, anéantissant Roithamer et sa sœur, parce que conçu par une tête trop pleine et embrouillée.

médina

Cette conviction que construction et pensée sont indissociables, un organe par excellence l'affirme : Dubuffet. Son petit livre *Bâtons rompus*¹⁶ aborde toutes sortes de sujets, sa façon de peindre, ses préférences architecturales, sa conception de l'art, sa haine des musées et des censures. Et il est frappant de voir à quel point comme chez Proust, comme chez Turner, tout se tient. Attachement forcené à la singularité des individus, éloge de l'improvisation pure, de l'audace, de la foi en l'intuition personnelle, rejet de la culture officielle et presque de la culture tout court - ce n'est pas pour rien qu'il se détourne des artistes déclarés et invente l'« art brut », comme une mauvaise herbe poussée d'individus vierges, à la lettre *incultes* - exhortation à l'indépendance et ce qui ne doit plus nous étonner : affection passionnée pour les villes qui l'enveloppent et l'égarant dans leurs plis, les lieux clos qui lui donnent l'impression que de toutes parts la vie l'entoure :

J'éprouve du plaisir [...] à me trouver en plein milieu des terres avec le sentiment que la vie se continue partout autour de moi, que m'est offerte la possibilité d'itinérer de tous les côtés, dans tous les sens.

Ce sentiment de liberté, Dubuffet ne l'éprouve nullement mieux qu'au milieu des médinas d'Afrique du Nord. Or il est frappant de constater qu'il ne décrit pas son plaisir de promeneur - le même à l'évidence que celui de Sitte à Florence, de Proust à Venise et des flâneurs de Mykonos - sans le relier aussitôt à l'image d'une pensée elle aussi bourgeonnante et labyrinthique, à l'image des ruelles tortueuses qui lui plaisent tant - à l'opposé des villes orthogonales et des pensées géométriques qui à ses yeux ne font qu'un :

J'aime que les rues tournent pour que le regard se trouve par là limité et les sites à tout moment renouvelés. Des longues avenues rectilignes j'éprouve qu'elles rapetissent la ville. Il faut augmenter la multiplicité des lieux dans

une ville pour l'agrandir. C'est ce que font admirablement les Arabes dont les petites cités donnent si bien le sentiment d'un univers sans fin, infiniment varié. J'éprouve que c'est applicable aussi à l'univers philosophique. Il y a tout à gagner à caractériser et à multiplier les lieux de la pensée. A l'opposé donc de l'aspiration rationaliste à la constituer en système univoque à partir d'un axe central (qui a le rôle de la grande avenue rectiligne).

une ville d'autoconstructeurs

On comprend pourquoi l'autoconstruction fascine Turner, pourquoi elle est, comme la maison de Höller bâtie à l'endroit le plus périlleux de l'Aurach, l'horizon de tout discours de l'autonomie. En construisant lui-même, c'est



La médina de Sousse (Tunisie)

sa pensée que l'habitant affirme et rend visible. C'est son inventivité qu'il met à l'épreuve, son indépendance qu'il creuse.

Émerveillement de Mykonos et des médinas : on s'y promène comme au milieu d'un fourmillement de volontés matérialisées, additionnées, sédimentées, d'esprits qui ont su affirmer leur singularité et lui faire une place parmi d'autres esprits autonomes, composer avec eux et tous ceux du passé pour ajouter sans cesse à l'exubérance de la ville. Quelque chose comme la trace vivante et vécue, déposée, excrétée et se tenant en pierres et en plâtre devant nous, de milliers de libertés assemblées.

De ce foisonnement de volontés, le bidonville est la radicalisation critique : la pénétration d'espace et de moyens est si effrayante qu'on ne voit plus comment la moindre liberté pourrait encore réussir à s'y affirmer. L'incroyable est qu'elle y parvient ; que même à l'endroit qui semblait le plus saturé, de la vie continue de venir s'ajouter : une vie qui a dû déployer de tels efforts et surmonter de tels obstacles pour exister qu'elle a toujours l'air un peu d'une mansarde Höller suspendue dans le fracas de l'Aurach.

Turner échoue catastrophiquement, mais sa fascination demeure. Et la charge utopique de l'autoconstruction est telle qu'elle n'a pas fini de faire rêver. Dubuffet : « Dans ma cité, il n'y aura plus de regardeurs, il n'y aura que des acteurs ».

revenu. Lorsque les constructeurs locaux ont accès à des terrains et peuvent se procurer outils et matériaux adéquats, lorsqu'on les laisse faire usage de leurs connaissances et de leur savoir-faire, ils bâtissent cinq fois plus de logements qu'aucune agence gouvernementale ou qu'aucun bureau de développement, pour la même somme d'argent. »

7 *Housing by people. Towards Autonomy in Building Environments*, London - New York, Marion Boyars, 1976, p.48.

8 *Ibid.*, p.85.

9 Erhard Berner, *Defending a place in the city*, cité par Mike Davis p.76.

10 Mike Davis, *op. cit.*, p.76.

11 Mike Davis, *op. cit.*, p.18.

12 Ceux que Françoise Choay, dans son anthologie *L'Urbanisme, utopie et réalités* (Seuil, 1975) nomme les « culturalistes », par opposition aux « progressistes ».

13 Camillo Sitte, *L'Art de bâtir les villes* [1889], Seuil, Points, 1996.

14 Yona Friedman, *L'Architecture mobile*, Casterman, 1970.

15 Thomas Bernhard, *Corrections* [1975], trad. fr. Albert Kohn, Gallimard, 1978.

16 Jean Dubuffet, *Bâtons rompus*, Minuit, 1986.

1 <http://www.rightlivelihood.org/turner.html>

2 Chiffres cités par Mike Davis, *Le pire des mondes possibles. De l'explosion urbaine au bidonville global*, trad. J. Mailhos, Paris, La Découverte, 2006, p.22.

3 Chiffres cités par Mike Davis, *ibid.*, p.31.

4 Cf. Mike Davis, *ibid.*, chap.3, « La trahison des États » et chap.5 « Haussman sous les tropiques ».

5 « People themselves are the world's greatest experts on their own needs and priorities, even when their inherited culture and traditional skills are badly damaged or eroded. In any case, as insiders, they are in the best position to make the most economic use of basic resources: land and living-space, time, skills, and energy » (site du Right Livelihood Award).

6 Idées que Turner reprendra telles quelles en 1988, dans son discours de réception du Right Livelihood Award : « Entre 50 et 75% des maisons qui se construisent aujourd'hui dans les villes du Tiers-Monde le sont par des habitants à faible



La médina de Fès (Maroc)